



Pourquoi écrire sur le paysage

Baridon Michel

Pour citer cet article

Baridon Michel, « Pourquoi écrire sur le paysage », *Cycnos*, vol. 24.n° spécial (Hommage à Michel Fuchs), 2007, mis en ligne en 2021.

<http://epi-revel.univ-cotedazur.fr/publication/item/885>

Lien vers la notice <http://epi-revel.univ-cotedazur.fr/publication/item/885>
Lien du document <http://epi-revel.univ-cotedazur.fr/cycnos/885.pdf>

Cycnos, études anglophones

revue électronique éditée sur épi-Revel à Nice

ISSN 1765-3118 ISSN papier 0992-1893

AVERTISSEMENT

Les publications déposées sur la plate-forme épi-revel sont protégées par les dispositions générales du Code de la propriété intellectuelle. Conditions d'utilisation : respect du droit d'auteur et de la propriété intellectuelle.

L'accès aux références bibliographiques, au texte intégral, aux outils de recherche, au feuilletage de l'ensemble des revues est libre, cependant article, recension et autre contribution sont couvertes par le droit d'auteur et sont la propriété de leurs auteurs. Les utilisateurs doivent toujours associer à toute unité documentaire les éléments bibliographiques permettant de l'identifier correctement, notamment toujours faire mention du nom de l'auteur, du titre de l'article, de la revue et du site épi-revel. Ces mentions apparaissent sur la page de garde des documents sauvegardés ou imprimés par les utilisateurs. L'université Côte d'Azur est l'éditeur du portail épi-revel et à ce titre détient la propriété intellectuelle et les droits d'exploitation du site. L'exploitation du site à des fins commerciales ou publicitaires est interdite ainsi que toute diffusion massive du contenu ou modification des données sans l'accord des auteurs et de l'équipe d'épi-revel.

Le présent document a été numérisé à partir de la revue papier. Nous avons procédé à une reconnaissance automatique du texte sans correction manuelle ultérieure, ce qui peut générer des erreurs de transcription, de recherche ou de copie du texte associé au document.

Pourquoi écrire sur le paysage ?

Michel Baridon*

En pensant à Michel Fuchs et aux conversations que nous avons eues au téléphone ou de vive voix, j'aimerais revenir, dans ce volume d'hommage, sur une question que j'ai parfois abordée avec lui. Cette question me tient particulièrement à cœur et je n'hésitais pas à lui en parler, sachant qu'entre nous il y avait une complicité intellectuelle qui permettait la plus grande franchise. Nous savions bien que nous avions partagé des espoirs qui se sont révélés utopiques et nous savions aussi qu'au lieu de nous réfugier dans la morosité des "cœurs lassés de tout même de l'espérance", comme disait élégamment Lamartine, nous avions redoublé d'intérêt pour le monde tel qu'il est.

Ce monde, il le voyait avec une lucidité impitoyable mais allègre et tonique qui n'avait rien de déprimant. Il formulait si lestement les pensées les plus tristes qu'il suffisait de l'entendre pour reprendre aussitôt confiance dans les capacités de l'intelligence humaine, même impuissante, à dominer une situation. Jusqu'au bout, tout dans sa conduite a semblé dire que de toute façon on n'avait pas le choix et que, la vie de chacun étant mesurée — et dans son cas hélas, trop chichement — le propre de l'homme c'est de penser tant qu'il en a la force. Et de la force il lui en fallait, car s'il y a une chose qu'il ne savait pas faire c'était penser petit. Il avait le merveilleux pouvoir de porter les choses à un niveau suffisamment général pour qu'une véritable discussion s'enclenche, et même si aujourd'hui je suis contraint au monologue, je sens bien que je parle comme s'il était prêt à commenter ce que j'essaie de dire. C'est donc prudemment mais avec confiance que je vais évoquer l'un de nos nombreux sujets de conversation : pourquoi le vieil homme que je suis écrit-il sur le paysage ?

Au sortir de la seconde guerre mondiale — ne craignons pas de remonter loin — nous faisions partie de ces intellectuels de bonne volonté qui souhaitaient transformer le monde. Nous avions sous les yeux les décombres de la guerre, et nous ne pouvions oublier ni les camps de la mort, ni le déluge de feu qui avait volatilisé Hiroshima. Pour ne plus jamais voir de telles choses et parce que la jeunesse a besoin d'espérer, nous nous placionns dans des perspectives qui nous paraissaient tracées par le siècle des

* Université de Bourgogne.

lumières. Les philosophes de cette époque avaient diffusé des valeurs qui répondaient à nos aspirations : tolérance (Locke, Voltaire), justice (Beccaria), reconnaissance du travail des humbles dans la vie économique (Rousseau, Quesnay), émancipation de la femme et lutte contre la surpopulation par la contraception (Condorcet), ordre international garanti par des institutions veillant à l'équilibre entre nations pauvres et nations riches (Condorcet encore). Je cite ce dernier en note pour donner la preuve de son étonnante perspicacité politique¹.

Mais nous voulions faire mieux. Pour nous, les Lumières n'étaient qu'un passage ; la Révolution française qui s'en réclamait avait finalement servi à enrichir la bourgeoisie des dépouilles de la noblesse et du clergé. Il fallait en finir avec l'exploitation de l'homme par l'homme et pour cela s'en remettre aux exploités eux-mêmes. La classe ouvrière devenue l'acteur historique décisif, les intellectuels se devaient d'accompagner, non de guider, son combat libérateur. Et il le fut, en effet, du moins en France, pendant les guerres du Vietnam et d'Algérie.

La suite de l'histoire est connue. Par certains aspects, elle a été tragique quand les réalités du pouvoir stalinien sont apparues au grand jour ; par d'autres, elle s'est révélée d'une cocasserie toute fuchsienne. À croire qu'une minorité auto-investie d'une mission libératrice pouvait tout imposer à une majorité supposée inerte ou hostile, à truquer les statistiques, à se payer de mots quand les caisses étaient vides, le parti communiste de l'URSS a été conduit à un échec historique. La force qui l'a abattu est celle

1 Risque de surpopulation :

“Mais dans les progrès de l'industrie et du bien-être [...] ne doit-il pas arriver un terme où l'augmentation du nombre des hommes surpassant celle de leur moyens, il en résulterait nécessairement une marche vraiment rétrograde ; du moins une sorte d'oscillation entre le bien et le mal ?” (*Esquisse d'un Tableau historique des Progrès de l'esprit humain*, 1794, édition Belaval, 1970, p. 222).

Contraception :

“Il faut supposer qu'à ce moment-là les préjugés de la superstition ne nous cacheront plus que si les hommes ont des obligations à l'égard des êtres qui ne sont pas encore, elles ne consistent pas à leur donner l'existence mais le bonheur.” (*Ibid.*, p. 222-223).

Institutions internationales :

“Les peuples sauront qu'ils ne peuvent devenir conquérants sans perdre leur liberté ; que des confédérations perpétuelles sont le seul moyen de maintenir leur indépendance ; qu'ils doivent chercher la sûreté et non la puissance. [...] Comme les peuples se rapprocheront enfin dans les principes de la politique et de la morale ; comme chacun d'eux pour son propre avantage appellera les étrangers à un partage plus égal des biens qu'il doit à la nature ou à son industrie, toutes ces causes qui perpétuent les haines nationales s'évanouiront peu à peu. [...] Des institutions, mieux combinées que ces projets de paix perpétuelle qui ont occupé le loisir et consolé l'âme de quelques philosophes [allusion à l'abbé de Saint-Pierre qui raisonnait avant l'avènement des droits de l'homme], accéléreront les projets de cette fraternité des nations.” (*Ibid.*, p. 229-230).

qu'il présentait lui-même comme le grand moteur de l'histoire : l'économie. N'étant jamais parvenu à établir des institutions stables et démocratiques, sa meilleure arme contre des adversaires puissants et rusés, il s'est appuyé sur la police et il a érigé le marxisme en religion. C'est ainsi qu'il a épousé la dynamique de la révolution d'octobre, puis celle de la victoire sur le fascisme, pour finalement s'affaiblir sur lui-même, entraînant dans sa chute les pays qui avaient, de gré ou de force, lié leur destin au sien.

Ce n'est pas ici le lieu d'en dire plus ; tant de gens s'en chargent et pour tant de raisons, que le bilan est impossible à dresser. Des historiens sans passion y parviendront un jour. Une chose est certaine : la mondialisation, que l'évolution des sciences et des techniques rend inévitable, ne se fera pas, du moins de notre vivant, par un système socialiste mais par un système capitaliste. Le problème n'est plus d'assurer un partage équitable des richesses dans un seul pays, mais de contenir les forces qui mettent l'argent au-dessus des hommes sur un plan planétaire. Compte tenu de l'expansion démographique, du caractère limité des ressources de la planète et de son évolution climatique, seules les institutions internationales peuvent maintenir des équilibres même précaires entre entités économiques rivales. Les temps sont venus pour que les peuples, comme disait Condorcet cité plus haut, "se rapprochent enfin dans les principes de la politique et de la morale". L'O.N.U. œuvre dans ce sens en s'appuyant sur les Droits de l'Homme, concept dont la Révolution française a donné une définition qui a fait le tour du monde.

Sur tous ces points, nous nous retrouvions Michel et moi. Je devrais dire Michel, Anne et moi, car j'admirais beaucoup le rayonnement de leur maison dans les échanges qu'ils entretenaient avec l'Afrique, et avec l'Irlande, pays où la colonisation a laissé des traces durables. C'est ainsi que nous nous sommes retrouvés à Dijon en 1995, pendant le séminaire Nord-Sud organisé par la Société Internationale d'Etude du Dix-huitième Siècle dont j'étais alors le secrétaire général. Ce séminaire avait permis de faire venir en France des chercheurs d'Asie, d'Afrique et d'Amérique du Sud, tous spécialistes du XVIII^e siècle pour qu'ils puissent travailler en bibliothèque en étant logés à l'université.

Peut-être Michel a-t-il pensé, comme moi certains jours, que j'aurais dû poursuivre dans cette voie plutôt que d'infléchir mes recherches vers les jardins et le paysage. Mais il était trop fidèle en amitié et trop respectueux des autres pour se permettre une remarque de ce genre, et de toute façon nous nous retrouvions sur l'essentiel : ne pas se complaire dans les illusions perdues mais les expliquer et faire au mieux sur d'autres bases.

Les illusions perdues nous ramènent au monde des Lumières qui fut celui du jardin paysager et par là-même au paysage tel que nous le concevons aujourd'hui. Condorcet attribue au génie de l'homme la capacité d'améliorer sans cesse ses conditions de vie, et selon lui cet "instinct de

perfectibilité” l’engage sur la voie du progrès grâce à la transmission écrite du savoir de génération en génération. Mais est-ce en produisant mathématiquement plus que l’on vit mathématiquement mieux ? Cette logique courte a abouti à des catastrophes écologiques dans les ex-pays socialistes (mer d’Aral, rivières de Pologne et même, dans l’ex-RDA, pollution due au complexe chimique de Chemnitz). Cela n’innocente nullement ceux qui ont fait de même ailleurs, en général plus habilement. On ne compte pas, en France même, les terrains qu’il faut purger de la pollution industrielle si l’on veut les cultiver, les lotir ou les transformer en jardins comme c’est le cas dans la région lilloise avec les jardins Mosaic ou en Allemagne dans les jardins que Peter Latz a implantés dans la Ruhr.

Nous avons maintenant pris conscience des dangers de la pollution industrielle, mais nous devons affronter la pollution agricole. Pour Condorcet, on l’a vu, la population mondiale en constante expansion, serait sauvée de la famine par la contraception et par les progrès de l’agriculture, progrès qui permettraient au “même espace de terrain” de “nourrir plus d’individus”². En ce début de XXI^{ème} siècle, nous ne sommes plus si confiants. Nous avons découvert que les engrains polluent, que les puits de la Beauce sont empoisonnés par les nitrates et les rivières de Bretagne par le lisier ; que les tracteurs ont eu raison des haies avec les conséquences maintenant évidentes sur le ruissellement des eaux de pluies et sur la faune des campagnes. Dans des pays comme le nôtre, nombreux sont ceux qui se demandent pourquoi forcer la terre à tant produire si c’est pour détruire les excédents agricoles. Moins nombreux peut-être sont ceux qui ne se satisfont pas d’un état de l’agriculture mondiale qui fait que l’on produit plus qu’on ne peut consommer dans certaines régions du monde alors qu’on meurt de faim dans d’autres.

Condorcet se trompait peut-être sur les possibilités illimitées de l’agriculture, mais il avait raison sur la nécessité pour les institutions internationales de veiller à l’équité des échanges planétaires. Or ces échanges se font aujourd’hui dans des conditions qu’il n’avait pas prévues. Notre planète prouve que les équilibres de la nature ne sont pas constants et que les lois de la nature qu’il croyait immuables, ne sont pas écrites une fois pour toutes... Après que certains ont rusé avec les faits pendant longtemps, truquant eux aussi les statistiques, il faut se rendre à l’évidence. Le réchauffement climatique perturbe les équilibres écologiques. L’eau dont l’existence sous trois formes régule la vie à la surface de la Terre, cette eau se raréfie dangereusement en Afrique et en Asie³ ; le lac Tchad est aux trois quarts asséché, ce qui affecte la vie de toute la population riveraine⁴. La

² *Esquisse, op. cit.*, p. 221.

³ Thérèse Encrenaz, *A la Recherche de l’eau dans l’univers*, 2005, p. 16.

⁴ S. Diop et P. Rekawicz, *Atlas mondial de l’eau*, Paris, 2003, p. 61.

désertification de régions entières au Mali et ailleurs montre que les ressources en eau s'amenuisent en certaines régions de la planète. Nous en sommes maintenant à parler de réfugiés écologiques et nous savons fort bien que les pauvres gens qui se noient dans le détroit de Gibraltar, au large de la Sicile ou entre le Maroc et les îles Canaries sont les victimes d'une situation dont nous sommes en partie responsables par l'effet de serre. La géopolitique de l'eau demeure régie par la loi du plus fort et cela explique bien des choses dans les conflits qui déchirent le Moyen-Orient⁵.

Le tableau d'ensemble serait très sombre s'il n'offrait pas des motifs d'espérer que je me contente de résumer tant, heureusement, ils sont entrés dans le champ de conscience de l'opinion. Il est symptomatique qu'en France, la plupart des candidats à l'élection présidentielle ont souscrit au pacte écologique de Nicolas Hulot. Les constructeurs automobiles parlent de plus en plus de véhicules "propres" et dans de grands pays, le Brésil par exemple, les carburants verts non polluants sont à égalité avec les carburants fossiles. Cela s'inscrit dans un mouvement de plus grande ampleur. Au plan international les rencontres qui ont abouti au protocole de Kyoto font espérer que le nombre des pays signataires ira grandissant et que le pays le plus riche de la planète finira par être du nombre. De ce point de vue, on peut considérer comme symptomatique que l'ex-rival de George Bush, Al Gore, fasse en Europe des conférences illustrées d'un film sur le réchauffement climatique, ses effets sur le niveau des océans, et par voie de conséquence sur les régions côtières très peuplées de pays comme la Hollande et le Bangladesh. Les institutions internationales ne restent pas muettes devant cette situation, et même si on peut les accuser de multiplier les commissions sans obtenir de résultats, les enquêtes qu'elles diligentent nous renseignent utilement sur la nature des périls que nous allons affronter. Au moment même où j'écris cet article, près de 500 scientifiques du Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat se réunissent à Paris sous l'égide de l'ONU pour mettre au point leur rapport quadriennal.

On ne peut donc pas dire que les institutions internationales ont failli à leur mission ou que nos concitoyens sont totalement indifférents aux périls qui nous menacent. Aux yeux de l'homme de la rue, du moins en France, la situation semble être à peu près celle-ci : les changements climatiques indiquent que l'homme devra s'adapter à des conditions de vie nouvelles ; les progrès de la technologie et des sciences peuvent l'y aider, mais comme ils suivent leur propre logique, ils ne sont pas toujours bénéfiques ; les possibilités d'agir sur le plan politique sont faibles et difficiles à utiliser et, de toute façon, la France n'est pas parmi les plus gros pollueurs. Disons que tout cela reflète une prise de conscience des périls qui nous menacent mais

⁵ A. Taithe, *Partager l'eau, les enjeux de demain* au chapitre "L'eau source de tension et de coopération", 2006, p. 55-72.

l'homme de la rue ne changera son mode de vie que si on l'y incite fortement par des campagnes d'information et, s'il le faut, en exerçant sur lui des pressions économiques.

Dans ces conditions, écrire sur les jardins et sur le paysage c'est tenter de jouer sur les aspects positifs de la situation pour sensibiliser l'opinion aux problèmes qui la concernent.

Les jardins constituent, pour ceux qui les conçoivent ou ceux qui s'en occupent, une image de la nature telle qu'ils l'aiment, parfois naïvement (le potager sans prétention), parfois artistement (les jardins classés ou dénommés remarquables), parfois égoïstement ("les jardins ne sont pas ouverts au public") et parfois généreusement (les jardins ouvriers et les jardins qui sensibilisent les visiteurs, notamment les scolaires, à la vie de la nature). Pour que cette image prenne forme il faut connaître les sols, apprécier les capacités d'un site, faire circuler l'eau nourricière, planter et entretenir la couverture végétale. Des connaissances acquises même empiriquement changent le comportement des hommes envers la nature. Ils apprendront d'elle à la considérer comme une partenaire et pas comme une pourvoyeuse que l'on peut pressurer à merci. Ils feront mieux. Ils s'apercevront que la nature assainit et embellit leur vie ; elle l'assainit parce que le jardinage est une activité de plein air et elle l'embellit parce qu'elle apprend au jardinier à jouer d'effets de formes et de couleurs dans ses plantations. Même s'il se contente de plates-bandes parallèles tirées au cordeau, les plantes qu'il y a mises lui offriront le spectacle de leurs fleurs. Personne n'a oublié le jardinier de La Fontaine cultivant ses légumes et conservant dans un coin du jardin "de quoi faire à Margot, pour sa fête un bouquet". Le jardin est une forme d'art qui touche les cinq sens ; il contribue ainsi à diversifier et à enrichir le flux toujours changeant de notre vie mentale.

Mais, dira-t-on, on ne peut demander aux habitants des métropoles modernes de jardiner comme au temps où la France était paysanne. Certes, au prix du m² de terrain dans les grandes villes, on voit mal quel recours ont la plupart des citadins si ce n'est mettre des plantes sur leur balcon s'ils en ont un, ou se tourner vers leurs édiles pour leur demander plus de jardins publics. C'est ce qu'ils font. On peut se féliciter que Paris se soit doté en moins d'un demi-siècle, du Parc Citroën, du jardin Isaac Rabin à Bercy, du jardin Georges Brassens dans le XVe arrondissement, de la Promenade plantée qui allonge son ruban au-dessus de la pollution automobile depuis l'Opéra Bastille jusqu'au Bois de Vincennes, du Jardin atlantique au-dessus des voies de la Gare Montparnasse, du Parc de la Villette dans le XIXe arrondissement.

Certains de ces jardins ont un intérêt tel, par leur tracé, par leur manteau végétal, par leurs effets d'eau (recyclable) qu'on peut être certain qu'un jour viendra où les touristes les visiteront comme ils visitent

aujourd’hui les grands monuments. Ils acquerront ainsi une culture qui leur permettra de ne pas dissocier le patrimoine naturel du patrimoine culturel et de comprendre qu’un grand jardin est toujours une fenêtre ouverte sur l’époque où il a été conçu.

Si les jardins montrent aux hommes comment protéger à la fois leur patrimoine naturel et leur patrimoine culturel, que dire alors de l’intérêt qui se développe pour les paysages ? Partons d’un livre qui a eu un tel impact qu’il apparaît comme un signe des temps : *La Terre vue du ciel* de Yann Arthus-Bertrand. L’homme de la rue s’est habitué à voir notre planète de haut. La conquête de l’espace telle que la montre la télévision, les cartes des bulletins météo, les voyages en avion, tout cela nous permet de prendre une connaissance visuelle à grande échelle de notre environnement. Mais ce qu’il y avait de nouveau avec les images d’Arthus-Bertrand, c’est qu’elles sont filles de la technologie moderne. Sans l’hélicoptère elles n’existeraient pas. Elles suspendent l’effet de la vitesse et montrent le visage de la terre d’assez près et cependant d’assez haut pour qu’on puisse le scruter dans son étendue réelle. Ainsi apparaissent, parfois, des lieux d’une rare beauté et parfois, hélas, des lésions et des nécroses qui semblent irréversibles. Rien ne pouvait sensibiliser davantage une large fraction de l’opinion à l’état réel de notre environnement et, autre signe des temps, l’opinion ne s’y est pas trompée. Le mouvement de curiosité qui attirait les foules vers les grilles du Luxembourg quand ces photographies y furent affichées pour la première fois s’est répété bien loin de notre pays. J’ai souvenir d’avoir vu, à Buenos Aires, Arthus-Bertrand monter une exposition en plein air ; il s’émerveillait lui-même des attroupements qui se formaient aussitôt et, chose non moins révélatrice, il se félicitait de ce que les gens lisent en même temps les légendes parfois assez longues qu’il avait écrites pour ses grands paysages.

Il se plaçait ainsi dans la continuité des grandes enquêtes photographiques entreprises en France dans les années 80 sous l’égide de la DATAR. C’était l’époque où se constituait le Forum du paysage, forum où se retrouvaient des géographes, des urbanistes, des philosophes comme Alain Roger, que j’ai connu grâce à Michel Fuchs, des littéraires, des historiens, des ethnologues, des historiens de l’art, des paysagistes. Ce grand effort de réflexion au carrefour de plusieurs disciplines doit être mis en parallèle avec l’évolution de la législation française dans le domaine du paysage. Nous avons, depuis Mérimée et Viollet le Duc, mis en place une solide structure administrative pour protéger nos monuments historiques. Mais il a fallu attendre le début du XXe siècle pour que l’on commence à protéger les “sites pittoresques” et les lois se sont servies de ces mots pratiquement jusqu’à 1945. La fin de la seconde guerre mondiale et les espoirs qu’autorisait la paix retrouvée se sont reflétés dans l’évolution des mentalités qui ont transformé jusqu’au langage des législateurs. J’en veux pour preuve les avancées spectaculaires du mot “paysage” dans les lois de

cette époque, sans doute parce qu'il était ressenti comme plus poétique et relatif à de plus grands espaces que "site". L'Ordonnance 2633 du 2 novembre 1945 stipule : "Il est institué auprès du ministre des affaires culturelles une commission dite commission supérieure des sites, perspectives et paysages".

Visiblement, pour aller de "site" à "paysage" on est passé par "perspective". Dix ans plus tard (1967), la loi 67-1174 soulignait dans son article 4 "l'intérêt général" de tels lieux, et trois ans plus tard la loi de juillet 1970 créait les parcs nationaux et les réserves naturelles. Avec ces dernières, l'écologie rejoignait le paysage dans le vocabulaire du législateur qui parlait à ce propos de "la préservation de biotopes et de formation géologiques, géomorphologiques, ou spéléologiques remarquables". Il ajoutait : "Il est du devoir de chacun de veiller à la sauvegarde du patrimoine naturel dans lequel il vit".

Les années 70 furent des années fastes. Sous l'égide de l'ICOMOS (Conseil International des Monuments et des Sites) l'UNESCO lança en 1972 l'idée d'un Patrimoine mondial où les biens naturels sont désormais inscrits au même titre que les biens culturels. L'année précédente la France avait créé le Ministère de l'Environnement, orientation qui aboutit à la création du Conservatoire du littoral et des rivages lacustres en 1975, et à la loi du 10 juillet 1976 relative à la protection de la nature. Nous avons depuis 2003 une *Convention européenne du paysage* adoptée, lieu symbolique, à Florence.

Parallèlement à cette évolution de la législation, on assiste à une prise de conscience du rôle du paysage dans les profondeurs de la vie intime. Nous savons qu'il tient une place de choix dans les photos que les Français ramènent de leurs vacances (*Le Monde*, 10 décembre 2004). Cette relation personnelle au paysage trouve une illustration encore plus révélatrice dans un tout autre ordre d'idée. Un nombre croissant de nos contemporains souhaitent qu'après leur mort leurs cendres soient dispersées dans un paysage qu'ils ont particulièrement aimé. C'est donc à un paysage qu'ils confient leur mémoire, comme si en retournant au grand tout vivant d'où ils sont issus, ils accédaient à une sorte d'immortalité anonyme mais radieuse.

La place que tient le paysage dans la relation personnelle que nous avons aujourd'hui avec la nature est parfaitement illustrée par les artistes qui se réclament du Land Art et dont le mot d'ordre est "travaillez à même le paysage — *engage the landscape*". Les artistes étant souvent de bons prophètes, on peut logiquement s'attendre à ce qu'ils régénèrent notre perception du monde naturel. On est surpris de voir à quel point ils sont à la fois fils de la technologie moderne et fils du monde antique par leur sensibilité frémissante à la vie de la nature.

Les deux sont liés. Du rêve d'Icare sont nées les cartes géographiques de Ptolémée, et l'enseignement des géomètres a servi aux peintres qui, en

s'aistant de la perspective, ont peint des paysages sur les murs des villas et sur des tableaux de bois jalousement conservés par des collectionneurs. Nous sommes, à tous égards, les héritiers de cette grande civilisation. Grâce aux satellites, nous voyons notre planète comme l'imaginaient Ovide ou Philostrate, l'auteur des *Imagines*, ou Lucien de Samosate quand son Ménippe arrive sur la Lune. Comme Pline le Jeune, comme le Pollus Felix de Stace, nous cherchons les beaux points de vue sur la mer mais, moins égoïstes qu'eux, nous veillons à ce que le Conservatoire du Littoral les préserve pour le plaisir de tous les promeneurs.

Nous avons dépassé nos maîtres, mais nous devons garder le contrôle des sciences qu'ils ont fondées afin qu'elles ne nous emportent pas plus loin et plus vite que nous ne le souhaitons. Nous devons surveiller les gigantesques machines que nous inventons ; elles autorisent de grands espoirs mais elles peuvent aussi nous régenter comme elles régentent leurs robots, leurs éprouvettes et leurs tankers.

Écrire sur les jardins et le paysage, c'est apprendre aux hommes à ne pas violenter la nature ; c'est entretenir l'espoir que, solidaires de leur planète, ils se sentiront plus solidaires les uns des autres et que, comme disait Condorcet, "les peuples se rapprocheront enfin dans les principes de la politique et de la morale". Illusion ? Ce n'est pas sûr. Pour que les choses aboutissent il faut un espoir, mais la crainte peut également être bonne conseillère. Écrire sur le paysage c'est rappeler sans cesse la nécessité de défendre notre patrimoine naturel. C'est aussi en montrer tous les aspects, les plus laids comme les plus beaux, et ne rien cacher de ce que peut faire l'homme pour miner ou pour enrichir, sur ces bases, son patrimoine culturel. Les conditions semblent se réunir pour qu'il en soit enfin conscient.

Arrivé à ce point de mon discours, je guette mentalement les remarques de Michel. Je l'entends, chaleureux comme toujours, mais lucide, déployant cent précautions avant de formuler une objection — mais la formulant quand même — et relançant le débat pour échanger encore et toujours. Sa voix me manque, nous manque, cruellement aujourd'hui, pour pousser plus loin le débat, nuancer les conclusions, s'étonner et s'enchanter tout en cheminant, mais c'est une consolation faible, certes, mais réelle, de savoir que les pages de ce volume d'hommage en prolongeront l'écho.